

Le réel éclaté, le visuel morcelé : sans cesse, l'homme du commun est confronté à une réalité qui dissimule sa globalité possible, obligé de consommer. Ne rien comprendre. Se perdre.

Le monde d'aujourd'hui est un monde de violences. L'homme n'ayant trouvé de meilleur ennemi que lui-même après avoir, tant bien que mal, assuré à l'espèce un semblant de survie au milieu d'une nature hostile, n'aura de cesse d'avoir éliminé son pareil, d'avoir effacé son image. Cette exploitation de l'homme par l'homme produit un rapport au réel où le travail de l'idéologie se manifeste par quantité de filtres et d'écrans, jusqu'à morceler le visuel en un miroir brisé. Ces corps du réel débités en tranches et morceaux comme les pièces de bœuf débitées par le boucher, sont taillés, tranchés, coupés à qui mieux mieux. Le monde passé au hachoir pour être mieux consommé comme une bouillie premier âge pour un peuple aliéné. Cette violence permanente, cette bouillie d'images déversée à grands renforts de média dans le bec d'un public béat va jusqu'à priver l'imaginaire de toute substance. La vie même confisquée par ses représentations mutilées. Une vie de bouts et de morceaux, des images fragmentaires, le stade suprême de la division du travail, tout concourt à ne plus voir que la partie pour le tout, de dérisoires symptômes pour un devenir incertain. Ce monde qu'il s'agit de transformer n'est qu'une juxtaposition d'éléments fugitifs, éphémères, avalés avant même d'être perçus dans une marée informe, insaisissable, aveuglante.

La peinture de Gai-Miniet, elle aussi, semble être faite de bouts et de morceaux. Ses toiles paraissent d'étranges rebuts où les figures ponctuent un espace désespérément vacant. Il y a là quelque chose du collage : une figuration faite d'emprunts amputés, la sacro-sainte cohérence rejetée, une insaisissable hétérogénéité. Il y a là aussi quelque chose de « gazeux » dans cette peinture ; comme si, s'agissant de ce brouillard, de ce brouillage, idéologique, la seule réponse était de l'investir, de s'y lover, d'en jouer et d'en jouir. Plutôt que de remettre les choses à l'endroit, Gai-Miniet les disperse un peu plus, refuse de se conformer à un quelconque ordre des choses : il préfère la subversion. Voulant déshabituer l'œil à recoller les morceaux, refusant le jeu discret du puzzle, la peinture travaille ce réel éclaté en restituant sa dispersion manifeste. Ces inventaires sans ordre ni classement ne sont pourtant pas ceux du non-sens. Si l'on retrouve parfois le jeu surréaliste des surprenantes rencontres, ce ne peut être que le fait d'un égarement du plaisir de peindre : d'où ces glissements désirables d'une figure clairement identifiable à l'informel qui redouble le jeu de cache cache auquel le mythe contraint le sens. Cette peinture où s'expose comme une douleur viscérale est le lieu de rencontre d'objets de protection (masque à gaz, gilet pare balle etc.) car il s'agit de dire ce que

cette autodéfense a d'agressif, de muselant. A force d'être son propre ennemi, l'homme en vient à pouvoir détruire sa propre espèce et même toutes les autres : au jeu du morcellement de la réalité, on finit par faire sauter la planète en mille morceaux. Déjà l'ordre médical et psychiatrique s'efforce de rompre les individus pour les rendre conformes, prêts à l'holocauste. Tout est aujourd'hui débité en tranches, l'histoire de l'art, l'avant-garde, les corps, les cœurs et les sexes. Chacun pour soi, blindant sa porte et son cœur, sans couleur ni opinion, il faut la fermer, ne rien dire, ne rien entendre. A tous les commissaires, toujours la même réponse : « je n'ai rien vu, je n'y étais pas ». Hommes de morceaux craintifs, toujours prêts à faire appel à un chirurgien esthétique, à un psychiatre ou à je ne sais quel homme providentiel, pour rectifier le morceau qui cloche, pour se perdre un peu mieux dans la masse, cette majorité silencieuse couleur de muraille, prisonnière d'un goulag de conformisme où chacun doit tenir son rôle, être à sa place dans la chaîne de production, l'index sur la couture du pantalon, toujours prêt à être le petit roulement à billes de la grosse machine dévoreuse qui ne manquera pas de le détruire, de le consommer, de le consumer, morceau par morceau, jusqu'à la fin.

Les images de survie précaire de Gaii-Miniet présentent des hommes ayant perdu figure humaine, anonymes, en alimentation artificielle, couverts de masques à gaz. Ce sont les pivots dérisoires d'un rébus où la peinture même aime à jouer ses tours en se mettant en quatre ou en dix, en morceaux de peinture refusant de jouer le jeu illusionniste d'un espace fictif unifiant alors qu'il s'agit de toile, de celle dont on fait les bandages ou les camisoles de force. Tendre ou cruel, ironique ou accusateur, le peintre, ici, se refuse à jouer un rôle, mais donne le plus de liberté possible à ces « fragments du discours aliénant » que se plaisent à tenir tous les garants de l'ordre public et de la santé publique, semant, de toile en toile, les ferments d'une révolte possible, la certitude d'un plaisir de peindre qui ne soit pas un « passe-temps », mais l'irrépressible désir de sortir du ghetto, de prendre la parole et d'ébranler jusqu'à nos certitudes négatives et notre fixité défensive face aux innombrables agressions de la vie quotidienne. Une telle mise en peinture de nos angoisses ne peut renvoyer qu'à une prise de conscience libératrice. Une telle topologie laisse au regard de riches errances, à l'imaginaire la tension du désir et à la vie la place de ses traces et de ses fantaisies, la chance d'un inachèvement possible.

JEAN-LOUIS PRADEL

Paris, avril 1977